

LE DEVOIR CULTUREL

Les simulations de Boissonnet

MARIE DÉCARY

C E SONT des images classiques. Vous les reconnaîtrez, de visu, à leur contour. Inscrites dans notre mémoire ou alors dans notre *codex artisticus*, elles s'imposent sans difficulté, peu importe si le titre et l'auteur des chefs-d'oeuvre qu'elles représentent restent flous. Déjà copiées mille fois, ici recopiées, elles n'en sont pas moins originales. N'ajustez pas votre appareil. Nous sommes en plein dans le premier acte de ce théâtre de l'ambigu qui est ici celui de Philippe Boissonnet.

Ces « Simulations » du martyr de saint Sébastien, de l'Olympia ou des Vénus, qu'elle soit de Botticelli, de Giorgione ou de... Milo (!), ce sont ses oeuvres les plus récentes. Images grand format qui confrontent le dessin et la photocopie (maintenant renommée « électrographie ») sur une même surface, elles trompent l'oeil à dessein.

Si Boissonnet choisit, encore une fois, de reproduire le corps humain, c'est qu'il le considère comme

point de référence universelle et sujet inépuisable. Le conformant, cette fois, à un modèle on ne peut plus classique, voire néo-classique et à la mode par les temps qui courent vers la fin de ce siècle, il exploite cependant à fond les contraintes mécaniques du photocopieur couleur, son outil de recherche privilégié depuis plus de cinq ans, pour composer une nouvelle texture picturale.

Son interprétation des lois de la reproduction électrographique est fine, prenante, parfois ironique. Les spécificités du médium commandent une nouvelle approche, un traitement différent de la forme, et Boissonnet en tire un admirable profit. L'absence de profondeur de champ écrase les corps contre ce qui apparaît maintenant comme un écran translucide et immatériel. Les traits exagérés sont travestis. Le corps s'estompe et s'abstrait. L'univers de l'artiste reprographe se manifeste jusque dans ses traces les plus subtiles. Ainsi, les empreintes sur la fenêtre du photocopieur, comme celle d'un visage appuyé sur une vitre, sont-elles repri-

ses comme trame graphique.

Dans cette « guerre du faux », dont parle Umberto Eco dans ses derniers essais, les notions de copie et d'original se trouvent confondues, compromises. En effet, comment s'y retrouver si la machine à reproduire manque de fidélité et que ses errances sur le plan des formes et des couleurs engendrent l'unicité ? Que dire du modèle vivant, s'il se trouve confirmé dans sa réalité par un duplicata ? Ce genre de questions tiendrait du casse-tête plat et stérile si le jeu des paradoxes n'était mené avec brio. Il faut le souligner : en plus de fonder une véritable écriture reprographique, les images de Boissonnet sont pleines de sens. Habile et futé, il y tient un discours très pertinent sur l'art actuel et sa façon de se réapproprier les modèles du passé.

Simulations-grands formats, à la galerie Cultart (360, rue Roy est) jusqu'au 15 avril; du mercredi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi et dimanche de midi à 17 h.

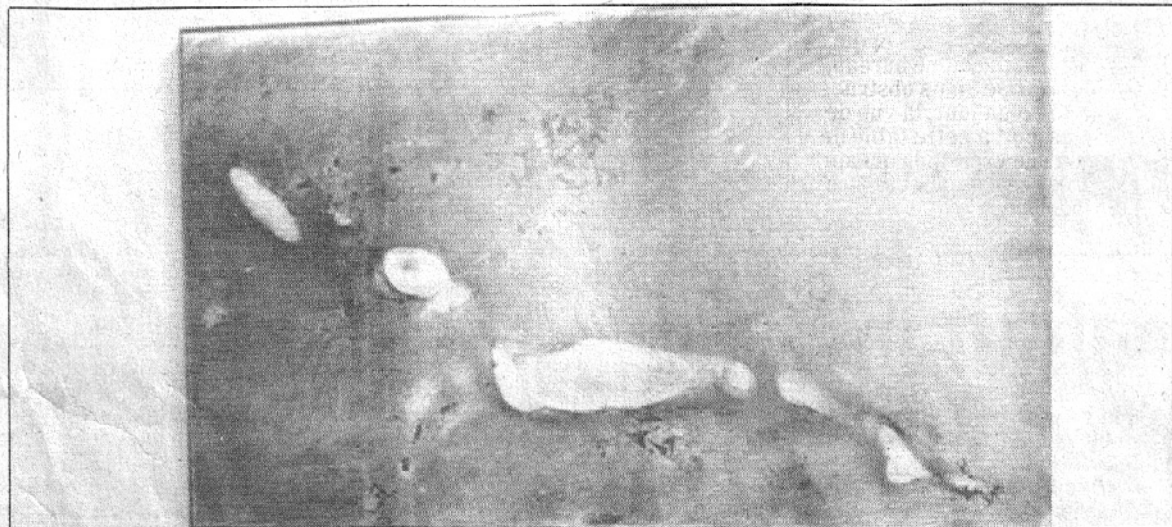


Photo Jacques Grenier